

Comment et pourquoi raconter le monde aujourd'hui ?

MARIE VANOOST

Chargée de recherches
F.R.S.-FNRS
Observatoire de Recherche
sur les Médias et le journalisme
UCLouvain
Belgique
marie.vanoost@uclouvain.be



Le journalisme narratif peut être défini comme une forme de journalisme qui se lit, et donc s'écrit, « *comme un roman* », pour reprendre la célèbre expression de Tom Wolfe (1975 : 21). Contrairement au modèle largement dominant – dans les genres factuels en tout cas – de l'entonnoir renversé, il met en œuvre un récit organisé selon une logique temporelle, progressant d'un début vers une fin nécessaire à la compréhension de l'ensemble, et centré autour d'un ou plusieurs personnages, dont il tente de recréer l'expérience vécue (Franklin, 2002 ; Hart, 2011 ; Kramer & Call, 2007 ; Lallemand, 2011)¹.

Selon John Hartsock (2000), le journalisme narratif se développe – ou, à tout le moins, connaît un essor plus marqué – lors de périodes de transformations et de bouleversements profonds de la société, que le journalisme « traditionnel » ou *mainstream* ne serait pas capable de raconter de manière adéquate, tant ils ébranlent nos repères habituels. Hartsock relève ainsi, aux États-Unis : la fin du 19^{ème} siècle et ses crises démographique, migratoire et économique, la Grande Dépression et la Seconde Guerre mondiale, ainsi que la révolution culturelle et générationnelle dans les années 1960-1970 – liste à laquelle on pourrait ajouter la fin de la Guerre froide, à la fin du 20^{ème} siècle, et la guerre contre le terrorisme, au début du 21^{ème} siècle.

Pour citer cet article, to quote this article, para citar este artigo :

Marie Vanoost, « Comment et pourquoi raconter le monde aujourd'hui ? », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 8, n°1 - 2019, 15 juin - June 15 - 15 de Junho.
URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

En Europe francophone, le récent renouveau du journalisme narratif, principalement au sein des revues que l'on a appelées *mooks*², suite au lancement de *XXI* en 2008, s'inscrit également dans un contexte de crises et de bouleversements sociétaux, marqué notamment par la menace terroriste, la crise financière et la montée des extrémismes. Si les *mooks* n'attirent jusqu'à présent qu'un public de niche³, ils n'en sont pas moins révélateurs d'une volonté de certains acteurs de la sphère journalistique européenne francophone de proposer une autre façon de raconter le monde. Cette volonté semble d'autant plus importante que le journalisme lui-même connaît actuellement une période de crise et de bouleversements, largement liés à l'accélération et la prolifération de l'information sur Internet – comme le soulignait déjà le premier éditorial de *XXI* : « *L'information s'est multipliée, et notre regard s'est rétréci. Prendre le temps, se décaler, redonner des couleurs au monde, de l'épaisseur aux choses, de la présence aux gens, aller voir, rendre compte : telle est la volonté de XXI. En France, ce journalisme s'est tari, faute d'espace : formats réduits, écriture blanche, enquêtes trop rares* »⁴.

Cet article s'intéresse à la redéfinition des pratiques journalistiques et à la reformulation de la mission du journalisme qui se joue dans le renouveau actuel du journalisme narratif. La plupart des définitions du journalisme narratif se fondent sur les manuels d'écriture de quelques journalistes – principalement états-uniens – qui ont développé une certaine réflexivité par rapport à leurs pratiques. Il s'agit ici de dépasser ces définitions en allant à la rencontre de 25 journalistes – tant états-uniens que francophones – qui pratiquent une forme de journalisme narratif, et d'essayer de comprendre

comment ils définissent ce journalisme : qu'est-ce, pour eux, que le journalisme narratif ? Quelles caractéristiques mettent-ils en avant dans leurs discours ? Quelle mission assignent-ils au journalisme qu'ils pratiquent et en quoi cette mission renouvelle-t-elle le projet même du journalisme ?

ENQUÊTE AUPRÈS DES PRATICIENS

L'article se fonde sur une série d'entretiens réalisés avec 14 journalistes et éditeurs états-uniens⁵, et 11 journalistes et responsables de revue français et suisses⁶, qui tous se revendiquent d'une démarche journalistique narrative – soit directement, soit au travers des supports médiatiques pour lesquels ils travaillent.

L'analyse porte sur les discours des journalistes par rapport à leurs pratiques et sur la façon dont ces discours articulent un projet journalistique particulier⁷. Dans un premier temps, je m'intéresserai aux définitions que les interviewés proposent de leurs propres pratiques journalistiques. Dans un second temps, je détaillerai les objectifs et missions qu'ils assignent au journalisme narratif. L'ensemble de l'analyse sera présenté dans une optique comparative entre les États-Unis et l'espace francophone européen.

À cet égard, il faut souligner d'emblée que les praticiens rencontrés travaillent pour des médias très différents – principalement des *mooks* pour les francophones, le plus souvent des journaux quotidiens pour les états-uniens. Ces médias font bien entendu peser des contraintes très différentes sur leurs journalistes, en termes de consignes d'écriture, de format, de délais, etc. Il semble donc

Interviewés états-uniens (14)		Interviewés francophones (11)	
Histoire	14	Histoire	7
Organisation temporelle	13	Démarches de reportage, caractère réel	7
Personnages	9	Subjectivité	6
Émotion, expérience	9	Longueur	5
Portée plus profonde	5	Style	5
Démarches de reportage, exactitude	4	Personnages	4
Détails	3	Expérience du journaliste	2
Dialogues	1	Liberté dans le choix du sujet	1
Longueur	1	Ordre qui maintient l'intérêt du lecteur	1

Tableau 1 : Liste des éléments de définition du journalisme narratif proposés par les interviewés

logique, et même dans une certaine mesure inévitable, que les interviewés états-uniens et les interviewés francophones définissent leurs pratiques différemment. Cependant, comme on le verra au fur et à mesure de l'analyse, les différences que l'on peut observer dans leurs discours semblent aller au-delà des différences en termes de supports médiatiques.

COMMENT RACONTER ?

Le tableau 1 présente l'ensemble des caractéristiques mises en avant par les journalistes rencontrés pour définir le type de journalisme qu'ils pratiquent. L'analyse qui suit se concentre principalement sur les caractéristiques mentionnées par au moins cinq interviewés de chaque aire géographique – soit cinq caractéristiques pour chaque région. Il n'est pas un journaliste états-unien rencontré qui ne se réfère à la notion d'histoire, utilisant le terme *story* ou *storytelling* pour définir le type de journalisme qu'il pratique. Si le terme *story* peut *a priori* prêter à confusion, puisqu'il est souvent employé dans la sphère journalistique états-unienne comme synonyme d'article (Dardenne, 2005 : 267), les interviewés l'utilisent clairement pour marquer une différence par rapport aux articles « classiques ». C'est particulièrement explicite lorsque Jeff Klinkenberg explique : « *It's this very old, primitive, classical way of telling stories. I'm sure the first human beings who could communicate [...], if they were telling stories [...], probably told the story about how it happened, probably didn't tell the story using the 4Ws.* »

La grande majorité des interviewés états-uniens détaille ensuite spontanément les caractéristiques d'une histoire. Comme déjà sous-entendu dans l'expression « *how it happened* », la première de ces caractéristiques concerne l'organisation temporelle du récit – le plus souvent au travers de l'idée d'un déroulement chronologique des actions ou d'une structure avec début, milieu, puis fin, mais assez fréquemment aussi au travers de l'idée de tension ou d'arc narratif présentant une dialectique entre une complication et sa résolution.

Une deuxième caractéristique forte des histoires que développe le journalisme narratif, selon les interviewés états-uniens, est la présence de personnages. Dans la plupart des définitions, personnages et organisation temporelle vont d'ailleurs de pair, comme pour Ben Montgomery, pour qui le journalisme narratif « *typically involves this chronological telling, the story arc : we have a beginning, a middle and an end, and a character who changes over time* ».

La présence de personnages est elle-même étroitement liée à une autre caractéristique qui revient très souvent dans les discours des praticiens états-uniens : la dimension émotionnelle et/ou expérientielle de l'histoire. De nombreux interviewés insistent sur l'idée selon laquelle le journalisme narratif met en scène des émotions, voire place le lecteur dans la peau et dans la tête des personnes qui ont vécu les événements racontés. Pour reprendre les mots de Tom French, « *narrative puts the reader inside the moment, it transports the reader inside what they're reading about. [...] It's not about summarizing news or information. It's about rendering a felt experience* ».

Enfin, un dernier élément de définition important, même si moins largement évoqué, concerne la portée ou la signification de l'histoire – renvoyant déjà indirectement au projet du journalisme narratif. S'il existe des nuances entre les discours des différents interviewés sur ce point, une idée globale les rassemble : il ne suffit pas de raconter une bonne histoire, il faut que cette histoire elle-même raconte aussi quelque chose de plus large ou plus profond. Comme l'explique Amy Ellis Nutt, « *underneath it all there is some sort of maybe more important message that you're conveying to the reader, some insight to the human character or the human condition, something slightly more philosophical than just a really good tale* ».

Du côté francophone, l'idée qui revient le plus souvent quand les interviewés décrivent leurs pratiques est celle de « raconter une histoire ». Celle-ci n'est jamais spontanément définie plus avant – comme si la notion d'histoire allait de soi. Pourtant, face aux questions de relance visant à découvrir ce que cette notion recouvre pour eux, les interviewés francophones se montrent beaucoup plus hésitants que les états-uniens.

Après réflexion, ils soulignent surtout la présence de personnages – par exemple : « *Concrètement... quels éléments il faut pour avoir une histoire ? Ben... des vies, des psychologies suffisamment intéressantes pour tenir une histoire.* » Même s'ils sont moins centraux que dans les définitions états-uniennes, les personnages apparaissent donc aussi comme une caractéristique importante en Europe francophone. La dimension temporelle de l'histoire, se développant d'un début vers une fin, n'est par contre jamais abordée explicitement – à l'exception d'une journaliste qui précise en passant qu'une histoire « *en général, elle dure* ».

Au-delà de l'idée d'histoire, quatre caractéristiques sont centrales dans les discours des praticiens français et suisses. Il s'agit d'abord du rap-

port au réel et au terrain : le journaliste, dit Anne Nivat, « *est un passeur et un raconteur d'histoires, mais ces histoires ne sont pas des histoires inventées, je ne suis pas romancière, ce sont des histoires vraies. Et pour [...] les recueillir, il faut aller les chercher et ça veut donc dire que c'est uniquement le terrain qui compte* ».

L'ancrage dans le réel s'articule avec une implication forte du journaliste, comme le précise Adrien Bosc : « *c'est à la fois des articles, donc un pied sur le réel, mais avec un style et une implication de l'observateur, donc du journaliste, totalement différente qui effectivement s'inscrit le plus souvent dans une subjectivité exacerbée, faisant le deuil volontairement du leurre de l'objectivité.* » Plus de la moitié des interviewés français insistent sur cette subjectivité assumée du récit en journalisme narratif.

Comme cela apparaît déjà dans les propos d'Adrien Bosc, la subjectivité renvoie à une autre caractéristique : le style, l'attention accordée à l'écriture. Pour Guillaume Henchoz, la « *subjectivité un peu plus assumée* » va de pair avec la longueur des textes. Sophie Bouillon précise quant à elle que « *la longueur nous autorise du coup à faire du style* ». Subjectivité, style et longueur apparaissent ainsi, pour les acteurs francophones, comme des éléments de définition étroitement liés.

Enfin, il est intéressant de remarquer que les deux seuls interviewés francophones qui insistent sur la dimension d'expérience dans leur définition du journalisme narratif visent par là l'expérience vécue par le journaliste sur le terrain, et non directement l'expérience vécue par les sujets dont on raconte l'histoire. Serge Michel explique ainsi que le journaliste « *raconte ce vrai privilège que c'est d'être quelque part à raconter pour les autres ce que l'on voit et ce que l'on observe* ».

DES DÉFINITIONS EN CLAIR-OBSCUR

Ce premier relevé des caractéristiques du journalisme narratif semble dessiner les contours de pratiques et de conceptions très différentes de part et d'autre de l'Atlantique. Pourtant, en grattant un peu plus loin, en creusant chacune de ces caractéristiques, l'analyse des entretiens vient largement nuancer ces différences.

Ainsi, ce n'est pas parce que les journalistes états-uniens ne mentionnent pas systématiquement, dans leurs définitions, le caractère réel de leurs histoires et leurs démarches de terrain qu'ils n'y sont pas attentifs. Ils sont même unanimes pour

déclarer que les démarches de reportage, quand on pratique le journalisme narratif, sont à la fois plus longues et plus profondes que pour écrire un article « classique »⁸ – alors que les journalistes francophones s'avèrent beaucoup plus partagés sur cette question, répondant avec une courte majorité qu'il n'y a pas de différence dans les démarches effectuées.

De la même manière, le fait que les praticiens états-uniens ne parlent pas spontanément de subjectivité quand ils définissent leurs pratiques ne signifie pas qu'ils considèrent le journalisme narratif comme objectif. La question de l'articulation entre objectivité et subjectivité a été posée de manière systématique aux interviewés des deux régions. Sur les neuf interviewés francophones qui y ont répondu⁹, huit considèrent le journalisme narratif comme un modèle subjectif. Patrick de Saint-Exupéry va même jusqu'à inverser l'organisation traditionnelle de ces deux valeurs dans la sphère journalistique : « *La véritable objectivité, c'est la subjectivité assumée. C'est-à-dire qu'il y a un auteur, il y a quelqu'un qui a fait des choix, qui peut répondre de ces choix, qui peut les expliciter si on le lui demande, et qui a fait ces choix dans un cadre extrêmement contraint, qui est celui de la restitution la plus précise, la plus exacte, au plus près* ».

La défense de la subjectivité ne signifie donc pas un abandon du respect des faits, de l'obligation d'exactitude. La position des défenseurs de la subjectivité ne semble dès lors pas fondamentalement différente de celle de Christophe Ayad, seul interviewé francophone qui plaide pour « *un minimum d'objectivité* », tout en précisant : « *L'objectivité absolue, pareil, on n'y parvient pas. Mais en revanche se situer et dire où on est, c'est une manière de dire qu'on ne voit qu'une partie du réel et qu'on va décrire cette partie-là et qu'il y en a d'autres* ».

Sur les onze journalistes états-uniens qui se sont positionnés par rapport au débat sur l'objectivité et la subjectivité dans le journalisme narratif¹⁰, c'est plutôt l'idée d'objectivité qui est défendue. Cependant, à nouveau, on se rend compte que leurs positions sont très semblables, au-delà du terme qui est mis en avant. En effet, aucun des interviewés ne considère que l'objectivité peut être pleinement atteinte, même s'il faut la conserver comme guide sur le terrain. Pour Tom French, par exemple : « *There's no such thing as objectivity, complete objectivity, but to say that our world, our lives are subjective is not to say that we shouldn't pursue some objective facts. You and I are talking on a Monday morning, it's not a Thursday afternoon. That's an objective fact. [...] Even if we're bound to*

write through our own subjective lenses, we have to care about the objective facts ».

Même s'ils mettent en avant des termes qui semblent s'opposer, les praticiens du journalisme narratif défendent donc finalement le même type d'idée de part et d'autre de l'Atlantique : une recherche d'objectivité dans la récolte des faits, mais en même temps une reconnaissance de leur indépassable subjectivité quant à la façon d'appréhender, puis de mettre en forme, ces faits. Toutefois, si les états-uniens reconnaissent la part que joue la subjectivité dans leur travail, ils ne vont pas jusqu'à dire, comme c'est le cas dans plusieurs définitions francophones, qu'il faut l'assumer ou même l'afficher dans l'écriture.

Par ailleurs, si les définitions états-uniennes ne contiennent pas de référence à l'idée de style, il ne fait pas de doute, au vu des entretiens, que les journalistes narratifs états-uniens accordent également un soin particulier à l'écriture. Mike Wilson, par exemple, explique qu'en tant qu'éditeur, il encourage les journalistes à s'exprimer pleinement comme auteurs, quitte à retravailler leur texte par la suite pour s'assurer que l'écriture ne prend pas le pas sur l'histoire en elle-même – et éviter l'effet qu'il appelle « *Look at me, I'm a writer* ».

Concernant la longueur des textes, Tom French note que de nombreux éditeurs et journalistes états-uniens associent journalisme narratif et récit massif. La très grande majorité des récits évoqués avec les interviewés états-uniens sont effectivement des textes particulièrement longs¹¹. Cependant, la longueur reste une caractéristique très peu mise en avant et discutée explicitement par les journalistes états-uniens dans leurs entretiens. À part Amy Ellis Nutt, qui en fait explicitement une caractéristique du journalisme narratif, les rares journalistes états-uniens qui s'y arrêtent – comme Tom French – insistent plutôt sur le fait que, même si la plupart des textes sont longs, le journalisme narratif peut aussi s'appliquer à des formes courtes.

Enfin, en ce qui concerne la dimension temporelle de l'histoire, on peut noter que, même si plusieurs acteurs français soulignent l'importance de penser à l'avance la structure d'un article plus long, aucun ne parle de cette structure en termes purement temporels. De même, sur les dix interviewés francophones avec qui la question de la tension et du suspense a été abordée, seuls deux déclarent sans réserve que le suspense est nécessaire dans des articles longs – contre douze sur les treize états-uniens à qui la question a été posée. Patrick de Saint-Exupéry semble assez bien résumer la pensée des interviewés francophones sur la question de

l'organisation du texte lorsqu'il explique qu'« *il n'y a pas de règles, tout dépend de l'objet [du récit]* ».

Les discours des journalistes rencontrés ne traduisent donc pas des conceptions du journalisme narratif aussi fondamentalement différentes qu'il n'y paraît au premier abord. Si quelques différences existent – comme on vient de le voir par rapport à la structure du texte notamment –, il semble plus souvent s'agir d'éclairages différents portés sur les éléments de définition. Alors que les définitions des acteurs états-uniens peuvent apparaître comme des « recettes », centrées sur la structure et les ingrédients nécessaires au récit, les définitions proposées par les praticiens francophones semblent plutôt s'inscrire dans une logique de revendication d'une différence radicale par rapport au journalisme factuel dominant. Les discours des interviewés français et suisses affichent une rupture nette, tant en ce qui concerne le format et le style d'écriture qu'en ce qui concerne le rapport aux valeurs éthiques traditionnelles, tout en insistant sur le fait qu'il s'agit pourtant bien d'une forme de journalisme.

Il semble bien sûr plus « facile » de revendiquer de telles différences lorsque l'on écrit pour des supports qui se veulent novateurs et originaux comme les mooks que quand on travaille pour un journal quotidien. Cependant, un journaliste comme Serge Enderlin, qui n'a jamais travaillé pour une telle revue, met lui aussi avant une « *liberté qui peut prendre des contours littéraires et puis une immense subjectivité de la part de l'auteur* » – qui serait même, selon lui, le propre de la tradition francophone par rapport à la tradition anglo-saxonne. À l'inverse, Barry Bearak explique que, même si les consignes rédactionnelles du *New York Times Magazine* l'obligent à utiliser la première personne dans ses articles, il préfère généralement minimiser autant que possible sa présence dans le récit. Les différences en termes de supports médiatiques ne semblent donc pas pouvoir expliquer entièrement les différences observées dans les définitions des praticiens.

En outre, lorsque l'on demande aux interviewés ce que permet le journalisme narratif, ce sont les acteurs états-uniens qui, même s'ils travaillent pour des médias plus « traditionnels », formulent le projet le plus audacieux, réarticulant plus fondamentalement la mission du journalisme.

POURQUOI RACONTER ?

Parmi les praticiens francophones rencontrés, c'est une mission d'information assez classique qui

est le plus souvent soulignée, dans laquelle la forme du récit apparaît « simplement » comme un moyen pour transmettre de l'information en augmentant le plaisir de lecture – et éventuellement le plaisir d'écriture. Ainsi, pour Adrien Bosc, « [l]e but premier de ce qu'on appelle le journalisme narratif, c'est quand même de s'attacher à une histoire – souvent c'est l'histoire qui prime – [...] qui permet de s'étendre à une situation économique, politique, et donc finalement, au travers d'un récit qui capte l'attention, de passer une information de la première importance ».

Certains interviewés francophones vont néanmoins un peu plus loin dans la formulation de cette mission, comme Anne Nivat, pour qui il s'agit de « donner à voir la vie dans toute sa complexité ». Serge Enderlin souligne quant à lui que le journalisme narratif permet de rappeler un point du « cahier des charges » du journaliste que l'on oublie trop souvent : être un « passeur [...] d'information en premier lieu, mais [aussi] d'émotion et de vie ». Si la première insiste sur la complexité de ce qui est raconté et le second met en avant la dimension émotionnelle du récit, aucun lien n'est explicitement fait entre ces deux éléments.

Parmi les acteurs francophones, seul Patrick de Saint-Exupéry propose un projet plus ambitieux pour le journalisme narratif : « *La narration participe de la structuration de tout un chacun. Et nous en avons un besoin fondamental : c'est ce qui nous permet de nous représenter dans le monde et de nous représenter le monde. [...] C'est beaucoup plus fort que tout ce qu'on peut imaginer, qu'une synthèse de dépêches, que du news, que du data [...]. En termes de représentation, en termes de capacité de représentation de notre personne et de ce que nous voyons du monde, c'est un axe fondamental* ».

Si Patrick de Saint-Exupéry est le seul interviewé francophone à mettre en avant cette fonction essentielle du récit¹², c'est par contre une idée beaucoup plus répandue chez les journalistes états-uniens rencontrés en entretien : ils sont plus de la moitié à l'avancer – contre une petite minorité qui ne voit dans le journalisme narratif qu'un moyen plus efficace et agréable de faire passer une information que l'on pourrait en fait transmettre autrement.

Mike Wilson, par exemple, explique bien comment le récit permet de penser la spécificité du modèle journalistique narratif en termes de compréhension de l'information : « *I think that reading a narrative story connects with the way we, as human beings, process information, and the way*

we think about things. As a species, we tell each other stories and always have. [...] It was sort of artificial and a mistake for journalists not to tell stories in story form, at least some of the time. The added value of narrative storytelling over traditional forms is there is a richer connection with the reader, I think more detailed and useful information is transmitted in these stories and the reader may feel more or understand more deeply if the story is done well and the right detail is included ».

Plusieurs journalistes états-uniens mettent en avant le lien entre émotion et compréhension. Pour Eli Saslow, le fait de s'investir dans une histoire et dans des personnages permet au lecteur de mieux retenir et comprendre l'information : « *I think people remember that more, I think it helps them understand an issue in ways that they wouldn't just reading the numbers and the facts* ».

Quelques interviewés états-uniens franchissent un pas supplémentaire lorsqu'ils abordent la mission qu'ils assignent au journalisme narratif, en soulignant également une volonté d'« agir » sur le lecteur – ce qui n'est jamais le cas chez les interviewés francophones. Plus que de lui permettre de se former sa propre opinion – selon une formulation classique de la mission du journalisme (Cornu, 2009 : 80 ; Kovach & Rosenstiel, 2001 : 17) –, il s'agit véritablement, grâce au récit, de l'inciter à se positionner en tant que citoyen sur des questions d'actualité, pour améliorer la vie en société. Jacqui Banaszynski explique, en prenant l'exemple de la guerre en Iraq et en Afghanistan : « *unless I understand what war does to an individual human being, and the cost that it asks of that human being and the people who love that human being, and I realize that I could be one of those people, I'm gonna be very distant from the notion of war other than that it costs me money. I won't be as compelled to ask whether or not that's the right thing we ought to be doing as a society* ».

Ou, comme le dit encore Ben Montgomery : « *I want to tell people stories that would be informing and entertaining, and also make them see something that they have never seen before. And ultimately, you know... heal the world. I don't know, that sounds silly, but I come to work most days thinking that* ».

Bien sûr, il s'agit ici de discours tenus par des praticiens convaincus. On se situe donc bien loin de la question des effets réels, dans un registre purement déclaratif qui n'est sans doute pas totalement dénué d'une certaine volonté – consciente ou non – de promouvoir ou défendre le journalisme narratif. Cependant, les différences entre les dis-

cours des interviewés francophones et les discours des interviewés états-uniens restent intéressantes en ce qu'elles révèlent le projet profond que les acteurs associent au journalisme narratif : du côté francophone, une mission d'information qui reste globalement assez classique ; du côté états-unien, un projet qui réhabilite la valeur de l'émotion et de l'expérience en termes d'information, de compréhension du monde, et même, pour certains, en termes d'engagement citoyen.

CONCLUSION

Alors que le modèle journalistique qu'ils décrivent se distingue explicitement des pratiques journalistiques *mainstream*, les acteurs francophones semblent surtout considérer le journalisme narratif comme un moyen de mieux faire passer l'information en la rendant plus attrayante et agréable – éventuellement en y ajoutant une certaine complexité ou une dimension émotionnelle. En d'autres termes, les moyens se veulent radicalement différents – recourant au format long, mettant en œuvre un style plus travaillé et personnel, reconnaissant et assumant la subjectivité insurmontable du journaliste –, mais le but à atteindre reste largement le même, la mission d'information du journaliste ne s'en trouve pas fondamentalement modifiée.

Si les différences que les praticiens états-uniens mettent en avant pour définir le journalisme narratif peuvent sembler à première vue moins fondamentales, elles s'articulent néanmoins à un projet journalistique plus original, s'écartant plus clairement du projet généralement porté par la presse « traditionnelle ». Il s'agit de miser sur les dimensions émotionnelle et expérientielle du récit pour améliorer, approfondir, renouveler notre compréhension du monde. Ou, pour paraphraser Tom French, il ne s'agit pas tant d'informer, au sens classique du terme, que de faire comprendre ce que cela signifie de « vivre » les grandes questions d'actualité, de faire comprendre ce que l'information signifie « de l'intérieur » – et même, pour certains praticiens états-uniens, de permettre ainsi au lecteur de se positionner et d'agir en conséquence.

Le recours au récit révèle, dans les deux cas, une volonté des acteurs professionnels de proposer un autre journalisme – que ce soit principalement au niveau des pratiques ou plus globalement au niveau du projet journalistique. On peut néanmoins se demander dans quelle mesure les différences observées représentent des divergences profondes et durables ou le reflet d'un moment précis dans l'histoire du journalisme narratif.

Sans revenir ici sur l'ensemble des facteurs historiques, sociétaux, culturels et économiques qui fondent et expliquent les spécificités de la sphère journalistique française et celles de la sphère journalistique états-unienne, il serait difficile de soutenir que ces spécificités ne jouent aucun rôle sur la manière de penser le récit et son utilisation en journalisme. Comment, par exemple, face à la revendication par plusieurs interviewés francophones d'une subjectivité affichée dans le récit, ne pas esquisser de lien avec la longue tradition française du grand reportage à la première personne¹³ ? De même, il serait tout aussi difficile de soutenir que les particularités culturelles de chaque région n'exercent aucune influence sur la façon d'y concevoir le journalisme narratif. Pour ne prendre qu'un exemple, les propos des interviewés états-uniens et francophones par rapport à la notion de suspense semblent assez bien refléter le rapport décontracté que la littérature états-unienne entretient avec cette notion, ainsi que la façon dont, dans le monde francophone, le suspense reste largement associé aux productions populaires et dévalorisé par la critique (Baroni, 2004).

Néanmoins, il semble tout aussi important de tenir compte du moment précis où nous nous situons, par rapport à l'histoire du journalisme narratif. Dans les pays d'Europe francophone, le modèle journalistique narratif se trouve actuellement à un stade que l'on peut décrire comme une phase d'expérimentation et de redécouverte, bien longtemps après le développement puis l'âge du grand reportage (Boucharenc, 2004 ; Kalifa *et al.*, 2012 ; Martin, 2005 ; Thérenty, 2007) et quelques expériences isolées comme le premier *Libération* (Muhlmann, 2004) ou l'aventure du magazine *Actuel* (Joignot, 2008 ; Kervran & Kien, 2010). Dans ce moment de redéfinition de la place du modèle narratif en journalisme, les acteurs francophones ont recours à des caractéristiques directement perceptibles, qui le marquent clairement comme s'écartant du reste de la production journalistique, mais sans remettre en question la mission même du journalisme – ce qui pourrait prêter le flanc à des attaques plus fondamentales quant à sa nature journalistique.

Aux États-Unis, le journalisme narratif s'inscrit dans une histoire plus documentée (Connery, 1992; Hartsock, 2000; Sims, 2007, 2008) et mieux connue des praticiens eux-mêmes (Boynton, 2005). Le combat pour en reconnaître le caractère subjectif a, par exemple, déjà été mené par la génération précédente des *New Journalists* (Wolfe, 1975). S'il existe encore certaines résistances au sein des rédactions, le modèle narratif est aujourd'hui largement reconnu et accepté. Des formations et des

manuels pratiques y sont dédiés spécifiquement (Franklin, 2002; Hart, 2011; Stewart, 1998), fournissant aux journalistes des outils pour penser les particularités de la forme narrative – et favorisant sans doute une certaine harmonisation des définitions parmi les praticiens états-uniens. De telles conditions apparaissent largement favorables à la formulation d'un projet journalistique à la fois plus précis et plus original, propre au journalisme narratif.

Il serait intéressant de réaliser d'ici quelques temps une enquête similaire pour voir si les défi-

nitions états-uniennes et francophones du journalisme narratif – et du projet associé à ce type de journalisme – auront évolué. Et ce d'autant plus que de nouvelles formes journalistiques narratives – multimédias, interactives et même transmédias – se développent actuellement, tant aux États-Unis qu'en Europe francophone.

Date de soumission : 5 juin 2018
Date d'acceptation : 11 janvier 2019

NOTES

^{1.} Soit une conception du récit qui fait plus directement écho aux définitions proposées récemment par la narratologie (Baroni, 2007 ; Fludernik, 1996 ; Ryan, 2004) qu'à la notion de récit médiatique (Lits, 1997, 2012).

^{2.} Sont désignées par ce terme des revues au rythme de parution lent (tri-, voire semestriel), généralement dépourvues de publicité, mais affichant un prix d'achat élevé, et qui privilégient les formats longs et – pour un certain nombre d'entre elles en tout cas – une approche journalistique narrative (voir notamment Alvès & Stein, 2017).

^{3.} Les chiffres de diffusion de *XXI*, la plus vendue de ces revues, tournent autour des 50.000 exemplaires.

^{4.} Laurent Beccaria et Patrick de Saint-Exupéry, « Éditorial », *XXI*, n° 1, hiver 2008, p. 3.

^{5.} La liste complète des interviewés états-uniens est composée de :

Jacqui Banaszynski, anciennement journaliste et éditrice au *St. Paul Pioneer Press* (entretien réalisé le 13 mars 2013),

Barry Bearak, journaliste au *New York Times* and *New York Times Magazine* (entretien réalisé le 9 avril 2013),

John Woodrow Cox, journaliste au *Tampa Bay Times* au moment de l'entretien (réalisé le 21 mars 2013),

Lane DeGregory, journaliste au *Tampa Bay Times* (entretien réalisé le 1er mars 2013),

Tom French, anciennement journaliste au *Tampa Bay Times* (entretien réalisé le 25 mars 2013),

Amy Harmon, journaliste au *New York Times* (entretien réalisé le 10 avril 2013),

Anne Hull, journaliste au *Washington Post* au moment de l'entretien (réalisé le 15 avril 2013),

Jeff Klinkenberg, journaliste au *Tampa Bay Times* au moment de l'entretien (réalisé le 19 avril 2013),

Michael Kruse, journaliste au *Tampa Bay Times* au moment de l'entretien (réalisé le 20 mars 2013),

Ben Montgomery, journaliste au *Tampa Bay Times* (entretien réalisé le 6 mars 2013),

Amy Ellis Nutt, journaliste au *Star Ledger* (entretien réalisé le 5 avril 2013),

Eli Saslow, journaliste au *Washington Post* (entretien réalisé le 16 avril 2013),

Neil Swidey, journaliste au *Boston Globe Magazine* (entretien réalisé le 5 avril 2013),

Mike Wilson, rédacteur en chef du *Tampa Bay Times* au moment de l'entretien (réalisé le 8 mars 2013).

^{6.} La liste des interviewés francophones reprend :

Christophe Ayad, journaliste au *Monde* (entretien réalisé le 28 janvier 2013),

Adrien Bosc, journaliste et directeur de publication de *Feuilleton et Desports* (entretien réalisé le 6 juin 2013),

Sophie Bouillon, journaliste indépendante ayant écrit pour *XXI* (entretien réalisé le 21 juillet 2013),

Sylvie Caster, journaliste indépendante ayant écrit pour *XXI* (entretien réalisé le 14 juin 2013),

Patrick de Saint-Exupéry, fondateur et rédacteur en chef de *XXI* (entretien réalisé le 28 janvier 2013),

Serge Enderlin, journaliste à *24 heures* (entretien réalisé le 24 juin 2013),

Guillaume Henchoz, journaliste et rédacteur en chef de *Ithaque* au moment de l'entretien (réalisé le 26 juin 2013),

Léna Mauger, journaliste et rédactrice en chef adjointe de *XXI* (entretien réalisé le 9 juillet 2013),

Serge Michel, journaliste au *Monde* au moment de l'entretien, ayant écrit pour *XXI* (entretien réalisé le 22 juillet 2013),

Anne Nivat, journaliste indépendante ayant écrit pour *Feuilleton et Desports* (entretien réalisé le 13 juin 2013),

Jean-Pierre Perrin, journaliste à *Libération* ayant écrit pour *XXI* (entretien réalisé le 28 janvier 2013).

^{7.} Je ne m'intéresserai donc pas ici aux productions des journalistes rencontrés, ce qui constituerait en article en soi.

^{8.} Selon Jacqui Banaszynski, par exemple : « *instead of getting names and titles and ages, you have to look and try to develop characters. You have to be reporting for scenes that might allow your story to be grounded in a place and in a situation. You have to notice detail* ».

^{9.} On compte une absence de réponse claire et un journaliste qui a déclaré ne pas réfléchir à la question.

^{10.} Deux interviewés n'ont pas apporté de réponse claire et un a déclaré ne jamais y penser.

^{11.} Pour ne prendre que quelques exemples : « Food stamps put Rhode Island town on monthly boom-and-bust cycle », paru dans le *Washington Post*, compte 20.060 signes ; « Autistic and seeking a place in an adult world », un article du *New York Times*, en fait 43.868 – soit une longueur comparable aux récits de *XXI* – ; « Angels & Demons », publié en plusieurs chapitres dans le *St. Petersburg Times*, atteint plus de 315.000 signes.

^{12.} Renvoyant ainsi à la conception ricœurienne du récit comme vecteur de construction de nos identités (Ricœur, 1990, 1991).

^{13.} Il existe également une tradition de journalisme à la première personne aux États-Unis, mais celle-ci n'occupe pas la même place dans l'imaginaire journalistique états-unien que le grand reportage dans l'imaginaire journalistique francophone.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alvès, A., Stein, M. (Éds.), 2017, *Les Mooks. Espaces de renouveau du journalisme littéraire*, Paris, L'Harmattan.
- Baroni, R., 2004, « La valeur littéraire du suspense », *A Contrario*, vol. 1, n° 2, pp. 29–43. <https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2004-1-page-29.htm>
- Baroni, R., 2007, *La tension narrative*, Paris, Seuil.
- Boucharenc, M., 2004, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Boynton, R., 2005, *The New New Journalism*, New York, Vintage.
- Connery, T. (Éd.), 1992, *A Sourcebook of American Literary Journalism*, New York, Greenwood Press.
- Cornu, D., 2009, *Journalisme et vérité*, Genève, Labor et Fides.
- Dardenne, R., 2005, « Journalism », in Herman, D. (Ed.), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, New York, Routledge, pp. 267–269.
- Fludernik, M., 1996, *Towards a 'Natural' Narratology*, Londres, Routledge.
- Franklin, J., 2002, *Writing for Story*, New York, Plume.
- Hart, J., 2011, *Storycraft*, Chicago, University of Chicago Press.
- Hartsock, J., 2000, *A History of American Literary Journalism*, Amherst, University of Massachusetts Press.
- Joignot, F., 2008, « Jean-François Bizot : Portrait d'un homme de presse en artiste », *Médiamorphoses*, HS 4, pp. 113–117.
- Kalifa, D., Régnier, P., Thérenty, M.-E., Vaillant, A., 2012, *La civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde.
- Kervran, P., Kien, A., 2010, *Les années Actuel*, Marseille, Le Mot et le Reste.
- Kovach, B., Rosenstiel, T., 2001, *The Elements of Journalism*, New York, Crown.
- Kramer, M., Call, W. (Éds.), 2007, *Telling True Stories*, New York, Plume.
- Lallemand, A., 2011, *Journalisme narratif en pratique*, Bruxelles, De Boeck.
- Lits, M., 1997, « Le récit médiatique : un oxymore programmatique ? », *Recherches en Communication*, vol. 7, pp. 36–59. <http://sites.uclouvain.be/rec/index.php/rec/article/viewFile/1431/1281>
- Lits, M., 2012, « Quel futur pour le récit médiatique ? », *Questions de communication*, vol. 21, pp. 37–48. <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6562>
- Martin, M., 2005, *Les grands reporters*, Paris, Louis Audibert.
- Muhlmann, G., 2004, *Une histoire politique du journalisme*, Paris, Presses universitaires de France.
- Ricœur, P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Ricœur, P., 1991, *Temps et récit, tome 1 : L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil.
- Ryan, M.-L. (Éd.), 2004, *Narrative Across Media*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- Sims, N., 2007, *True Stories*, Evanston, Northwestern University Press.
- Sims, N. (Éd.), 2008, *Literary Journalism in the Twentieth Century*, Evanston, Northwestern University Press.
- Stewart, J., 1998, *Follow the Story*, New York, Simon & Schuster.
- Thérenty, M.-E., 2007, *La littérature au quotidien*, Paris, Seuil.
- Wolfe, T. (Éd.), 1975, *The New Journalism*, New York, Harper & Row.



Comment et pourquoi raconter le monde aujourd'hui ?

Why and How Should the World Be Narrated Today?

Por que e como o mundo deveria ser narrado hoje?

Fr. Cet article s'intéresse à la redéfinition des pratiques journalistiques et à la reformulation de la mission du journalisme qui se joue dans le renouveau actuel du journalisme narratif, tant aux États-Unis qu'en Europe francophone. L'article se fonde sur une série de 25 entretiens réalisés avec des journalistes pratiquant une forme de journalisme narratif – 14 états-uniens et 11 francophones. Au travers de ces entretiens, il s'agit d'essayer de comprendre comment ces journalistes définissent le journalisme narratif, quelle mission ils assignent à ce type de journalisme et en quoi cette mission renouvelle le projet même du journalisme. L'analyse souligne particulièrement les différences d'emphase mises sur certains éléments par les acteurs états-uniens d'une part et francophones de l'autre. Au terme de cette analyse, il apparaît que les interviewés francophones mettent en évidence des traits de définition qui se veut radicalement différents du modèle journalistique factuel « traditionnel », sans pour autant que la mission du journalisme ne s'en trouve réellement modifiée. À l'inverse, les différences sur lesquelles insistent les interviewés états-uniens peuvent dans un premier temps apparaître moins fondamentales. Cependant, elles s'articulent à un projet journalistique plus original, qui s'écarte de la mission traditionnellement assignée au journalisme factuel.

Mots-clés : journalisme narratif, pratiques journalistiques, mission du journalisme, Europe francophone, États-Unis.

En. This paper explores the redefinition of journalistic practices and the reformulation of the journalistic mission playing out as a result of the current revival of narrative journalism in both the United States and Francophone Europe. The study is based on a corpus of 25 interviews with journalists involved in some form of narrative journalism—14 Americans and 11 Francophones. The aim is to understand how these journalists define narrative journalism, the purpose they assign to this type of journalism and how it reinvents the very journalistic enterprise. The analysis highlights in particular the differences in emphasis placed on various elements by American and Francophone actors. French-speaking interviewees appear to emphasize defining features that differ radically from the “traditional” factual journalistic model, without any real change in the mission of journalism per se. In contrast, though the differences emphasized by the American interviewees may appear less fundamental at first glance, they address a more original journalistic enterprise that departs from the traditional mission of factual journalism.

Keywords: narrative journalism, journalistic practices, journalistic mission, Francophone Europe, United States

Pt. Este artigo explora a redefinição das práticas jornalísticas e a reformulação da missão jornalística como resultado da atual renovação do jornalismo narrativo tanto nos Estados Unidos quanto na Europa francófona. O estudo é baseado em um corpus de 25 entrevistas com jornalistas envolvidos de alguma forma no jornalismo narrativo – 14 estadunidenses e 11 francófonos. O objetivo é entender como esses jornalistas definem o jornalismo narrativo, o propósito que eles atribuem a esse tipo de jornalismo e como ele reinventa o próprio empreendimento jornalístico. A análise destaca, em particular, as diferenças na forma como atores estadunidenses e francófonos enfatizam certos elementos dessa prática. Os entrevistados de língua francesa parecem enfatizar características definidoras que diferem radicalmente do modelo jornalístico factual “tradicional”, mas sem qualquer mudança real na missão do jornalismo em si. Em contraste, embora as diferenças enfatizadas pelos entrevistados estadunidenses possam parecer menos fundamentais à primeira vista, elas tratam de um empreendimento jornalístico mais original que se afasta da missão tradicional do jornalismo factual.

Palavras-chave: jornalismo narrativo, práticas jornalísticas, missão jornalística, Europa francófona, Estados Unidos

